

UN MARIAGE SOUS LES TROPIQUES

LES VOYAGEURS

Vers le commencement de ce siècle, alors que les colonies espagnoles n'avaient point encore secoué le joug de la métropole, on vit, par une belle soirée de septembre, défilér sur la place de la petite ville de Chirimayo une cavalcade d'étrangers précédés par un bon nombre de mules lourdement chargées de bagages. Trois ou quatre domestiques, bien armés, cheminaient par derrière à une certaine distance, s'informant des passants où se trouvait la maison de D. Joaquín Sévil chez qui le seigneur de Czernyi, leur maître, devait mettre pied à terre.

La ville de Chirimayo n'était point accoutumée à voir troubler par des passagers la paix silencieuse qui laissait croître le long des acequias de ses rues les larges feuilles de l'anchuse amoureuse de fraîcheur. Les divers rameaux de la grande Cordillère des Andes se divisent, en se dirigeant vers le Chaco, en une infinité d'arêtes rocheuses qui vont en divergeant jusqu'à ce qu'elles disparaissent, noyées dans la verdure éternelle des plaines du Pilcomayo et du Vermejò, comme autant de bras gigantesques dont les mains osseuses dressent leurs phalanges décharnées au-dessus des richesses tropicales qu'elles semblent ne laisser échapper qu'à regret. Dans l'un des écartements creusés entre ses murailles de granit qui courent au sud-est, coulait avec une pente rapide, la rivière transparente de Chirimayo, tributaire du Vermejò, et, sur une